



Gérard Cartier

Théâtre d'ombres

Requiem de guerre de Franck Venaille
(Le Mercure de France, 2017)

Tout nouveau recueil de Franck Venaille est un évènement. Chacun déploie un foisonnement de motifs particuliers sur un fond de tapisserie immuable, dont la teinte dominante est le pessimisme. Dans *Requiem de guerre*, on s'en avise dès les exergues – pas moins de cinq, dont celles-ci : « *Je suis un homme mort depuis plusieurs années* » (Charles Cros), et : « *C'est dur pour un mort de se défendre* » (Motia Morhange). Requiem donc, d'un vivant en guerre contre le monde et contre lui-même et qui s'éprouve mort, ce que confirment les premiers mots du recueil : « *J'ai décidé de mourir avant de naître* ».

C'est la première fois depuis la mythique *Descente de l'Escaut* (Obsidiane, 1995) que Franck Venaille aborde si frontalement le mal dont il est atteint (« *J'étais malade. Je m'étais promis de n'en pas parler* »). Il se met en scène avec une sorte de douleur scandalisée mêlée d'une joie mauvaise, évoquant la maladie au moyen de brèves images d'hôpital, *l'atelier de prothèse du rez-de-chaussée*, la pièce de rééducation (« *Vous le voyez, la rééducation porte sur les quatre membres, le rachis, la posture. Oye ! Oye ! Oye !* »), et ce long couloir qu'il faut remonter pour s'enfuir – mais pour celui qui tente violemment d'avancer, la marche embarrassée, le souffle court, comme dans ces cauchemars répétitifs où l'on échoue à accomplir le geste qui nous sauverait, impossible d'atteindre les tubes de néon rouges signalant la SORTIE, dont on ne sait d'ailleurs ce qu'elle désigne au juste, le monde, le salut ou la mort. Mais ce corps infirme n'est pas le tout de sa condition. L'auteur, ou le personnage qu'il charge ici de le représenter, est aussi en proie à une maladie de l'imagination, laquelle se rebelle, s'empare de ses nuits, les remplit de démons qui le terrorisent, jusqu'à le tirer violemment de sa chambre pour le jeter en sanglots devant la garde de nuit.

Sur ce motif insistant, compliqué de variations, Venaille greffe de soudains éclats de mémoire, réminiscences plus que souvenirs, des images tremblantes et déformées, comme dans la fièvre. Ainsi, d'abord, ainsi surtout de l'enfant qu'il fut, dont la perte l'a laissé inconsolable, et l'on comprend bientôt que le mort des exergues, c'est cet enfant :

Il m'est arrivé un malheur. Un drame. De ceux que l'on n'évoque jamais, ceux qui rongent la pensée durable. Écoutez-moi bien. J'ai tué un enfant. Laisant sa dépouille pénétrer dans la terre. Je me souviens de peu de choses, simplement des larmes de notre mère. Et de l'enracinement dans le malheur. Personne n'a retrouvé le coupable ni même le corps de la victime. Personne ne l'a vraiment cherché. Cet enfant que j'ai tué en moi vous l'avez maintenant devant vous. Je me suis tué sans haine et sans espoir de repentance. C'était un meurtre nécessaire. Une pulsion de mort à mener à son terme. (...) On tue un enfant. Un point c'est tout. Je suis l'assassin et la victime. J'ai peut-être onze ans. Certainement beaucoup moins. Je crois avoir été attiré

d'emblée par la mort. Halte au feu ! Ma vie est. À jamais. Voici qu'il est temps de traverser le fleuve. (...)

Les lecteurs familiers de l'œuvre de Franck Venaille ne s'étonneront pas d'y voir apparaître son père, protagoniste de plusieurs recueils (outre *Hourrah les morts*, Obsidiane, 2003, il faut lire le bref mais très beau *Écrire contre le père*, Jacques Brémond, 1996), ni qu'y soient tout à coup recréés les paysages du nord – et l'on retrouve un instant avec bonheur l'atmosphère de *La Descente de l'Escaut*. Mais ce recueil convoque aussi quelques figures publiques. On assiste ainsi à *la mort rouge* de Thorez, puis à celle de Berlinguer, et de grands revenants traversent le livre en coup de vent, Villon par exemple, ou un rebouteux nommé Simon Freude, qui se fait la main à Trieste en disséquant les glandes sexuelles des grenouilles avant d'entreprendre son œuvre majeure, un *Guérir de l'envie de guérir* en cinq volumes...

Tout ceci sans ordre véritable, malgré l'organisation du recueil en chapitres, en une suite d'idées parfois presque incohérentes (« *Et que faire de ce (cette ?) bossu(e) ?*»), un tohu-bohu d'images disparates et de sentiments périmés, comme dans les rêves, instituant un ton qui m'a parfois rappelé Michaux, et même Lautréamont. Nous sommes dans un théâtre d'ombres, l'auteur parcourt en trébuchant le champ de ruines à quoi sa vie, comme toutes les vies, finit par ressembler – et si, chez certains, c'est alors le bonheur qui survit, chez d'autres tout prend la couleur du chagrin, ici rédimé par une ironie grinçante, qui tourne à l'occasion à la bouffonnerie : « *Les morts, ceux qui prennent en charge // tous les frais du voyage aller...* », ou encore : « *...j'entends me consacrer à l'écriture de ce brûlot de vingt-sept tomes racontant l'Histoire de la médecine hospitalière.* »

Quant à l'écriture, qui alterne prose et versets, on retrouve la manière habituelle de l'auteur avec ici, dans la prose, une manière très originale de ponctuer, en suivant non le découpage du sens mais les hésitations de la pensée. Autre chose frappe : la composante orale de ces pages. Tous les poèmes sont adressés. Franck Venaille interpelle le lecteur (« *Écoutez-les !* », « *Vous allez rire !* », etc.), se moque de lui-même, se prend à parti. À la fin du recueil, dans un long texte où il s'efforce à une lucidité de moraliste, il tente de s'expliquer le chagrin qui le constitue depuis toujours (souvenons-nous qu'un de ses premiers recueils s'intitulait : *Pourquoi tu pleures, dis, pourquoi tu pleures ? Parce que le ciel est bleu. Parce que le ciel est bleu... PJO, 1972.*) C'est que la vie est une guerre, une guerre contre soi plus que contre les autres, qu'il faut mener dans la douleur mais sans fléchir jusqu'à *la dernière prise de commandement. Là où l'on me donnera l'ordre que j'attends et craint depuis longtemps, si longtemps :*

HALTE AU FEU.